





# **BORDERLINE**

A la limite du droit chemin

Michel Albert Galicier



Ce matin du mois de juillet 1944 il pleut, un méchant crachin qui transforme ma casquette en éponge et me brouille la vue, la boue qui entre dans mes chaussures de ville me gêne un peu, je suis très nerveux, les trois camions allemands que nous guettons depuis une heure ne devraient pas être fortement escortés.

Notre groupe est posté à la sortie du village de Saint Martin dans l'Yonne au lieu dit val de Quenouil, les brassards de FFI que nous avons enfilés nous confèrent un semblant de légitimité, mais jusqu'à présent nous n'avons rencontré personne, la ferme en contrebas paraît déserte, les habitants nous ont sûrement repérés, mais ils se planquent chez eux.

Je m'efforce de paraître calme, mais j'ai un peu la trouille, d'après notre indicateur l'escorte est réduite à deux motos équipées de mitrailleuses. Robert et Marcel doivent les neutraliser tout de suite. Robert, qui est du coin, est posté avec un fusil mitrailleur à l'entrée du virage, Marcel le parigot est à la sortie de la courbe avec le deuxième pour prendre le convoi sous un feu croisé. C'est lui qui nous a mis sur le coup, l'info vient de Dieter, un boche déserteur qui s'est planqué chez sa frangine Fernande en attendant des jours meilleurs. Moi je suis au milieu avec Jules qui a une mitraillette Sten qui ne lui inspire pas trop confiance, si elle s'enraye il m'aidera à balancer des grenades. La route étant à flanc de colline, on est placé en contrebas, derrière le talus, le dégagement ne devrait pas poser de problème, la Citroën que nous avons fauchée chez le notaire de Sens tourne comme un avion et le plein d'essence

est fait. Les cinq caisses que nous devons récupérer tiennent dans le coffre de la voiture, elles sont lourdes, mais pas trop volumineuses.

Un bruit de moteurs martyrisé nous parvient, ils doivent être dans la côte à la sortie du village, ils seront là dans cinq minutes, nous sommes prêts.

La moto de tête amorce le virage, suivi des deux camions, l'autre moto ferme la marche, les servants des mitrailleuses dans les side-cars sont tendus, ils ont la trouille des Américains qui ne sont pas loin et des résistants icaunais qui sont particulièrement actifs. C'est le grand sauve-qui-peut pour les boches, ils rentrent au waterland en serrant les meules, mais avec leurs rapines.

Ils scrutent le bas-côté de la route mètre par mètre, on va devoir être rapide si on veut les surprendre. Ils sont passés, Marcel ouvre le bal, Robert enchaîne, c'est rafale sur rafale. Les deux motos basculent sur le bas côté, elles dévalent le pré en contrebas, suivies par les balles de nos deux mitrailleuses.

Les boches se sont laissé surprendre, ils sont étendus dans l'herbe, vingt mètres plus bas, Jules mitraille les cabines et je balance mes grenades sous les camions, les chauffeurs sont hors de combat, on se grouille, les camions commencent à brûler. J'ouvre les ridelles, les caisses qui nous intéressent sont dans le premier, elles sont prestement chargées dans la voiture et nous filons rapidement, l'affaire n'a pas duré plus de dix minutes.

Dans la voiture personne ne parle, on surveille la route, il ne faudrait pas tomber sur d'autres pillards teutons en déroute ou sur de vrais résistants à l'humeur guerrière. La route glissante nous empêche de rouler très vite, mais Robert connaît bien la région et tout se passe bien. Après une heure de route, on arrive dans la cour d'une ferme qui semble abandonnée. Elle appartient à ses parents, ils ont été dénoncés par de sympathiques voisins et déportés pour avoir soustrait de l'avoine à la réquisition, il n'y a personne et nous y serons tranquilles.

La voiture remisee dans une des granges à l'abri des regards, la tension retombe.

Je sors une caisse que j'ouvre sous le regard attentif de mes compagnons, l'allemand à la Fernande ne nous a pas menti, les cinq caisses contiennent chacune vingt lingots d'or de un kilo, nous voilà à l'abri du besoin pendant un bon moment. Les caisses sont enterrées dans le fond de la grange, sauf celle qui est ouverte que nous nous partageons, le reste du magot va dormir, la fin de la guerre est proche, on en profitera après.

Nous avons laissé nos deux copains dans la ferme, Jules qui a sympathisé avec Robert s'est proposé pour rester avec lui. Ils pensent exécuter quelques travaux au cas où les parents de Robert reviendraient. Et puis si par hasard des voisins nous ont vus entrer dans la ferme, ils seront là pour éloigner les curieux. Dans les campagnes même si l'on se croit seul, il y a toujours quelqu'un qui regarde quelqu'un.

Presque deux jours pour couvrir les deux cents kilomètres qui nous séparent de Paris, une vraie galère. Je ne vais pas bazarder la joncaille tout de suite, depuis le départ des juifs les fourgues se font rares et ceux qui restent en profitent. Comme je ne suis pas dans le besoin, enfin pas trop, je vais me faire oublier pour un temps.

J'habite un petit appartement, rue des bois près des buttes Chaumont, je me sens bien dans ce quartier de Paris qui m'a vu naître vingt ans plus tôt. Mon père ayant foutu le camp avant ma naissance, j'ai vécu là avec ma mère jusqu'à son décès au début de la guerre, elle avait les poumons fragiles et les dix heures par jour dans les vapeurs de solvants à la blanchisserie de la rue de Belleville n'ont pas arrangé les choses. Pour survivre, j'ai dû faire des petits boulots, quelques rapines et des casses minables dans les beaux quartiers, pas de quoi fouetter un chat.

C'est en débardant des cageots de légumes aux halles, dans un moment de dèche noire que j'ai rencontré Momone, une mignonne petite brunette qui tapine un peu depuis la fermeture de l'atelier de couture où elle travaillait. Son patron, un tailleur juif a préféré prendre le large vers des cieux plus cléments, alors elle se débrouille comme elle peut. Entre nous ça a collé tout de suite, un vrai coup de foudre comme dans les films, on s'est tout de suite mis à la colle au grand dépit d'Ahmed, un petit barbeau de château rouge qui avait des vues sur elle, c'est un méchant zigue qui sort son couteau facilement, surtout quand les gens ont le dos tourné,



mais ce guignol ne m'impressionne pas, si il me cherche je suis de taille à me défendre, enfin je le croyais.

J'ai eu tort de prendre ses menaces à la légère, un soir je me suis fait suriner en sortant du bar à Riton. Un mois couché avec un trou dans le bide et une belle estafilade au bras. Momone n'ose plus sortir pour bosser, on a croqué nos maigres économies et maintenant le drapeau noir flotte sur la marmite. J'ai été naïf et trop confiant dans mes capacités guerrières. Couché dans mon plumard, je rumine ma vengeance, le sidi je vais me le faire dès que je serai remis sur pied, c'est certain.

La fréquentation des bistrots autour de la porte Saint Martin m'a permis de nouer quelques relations, en particulier avec Marcel, un petit casseur de la porte de Clignancourt, on a des projets d'avenir en commun, il vient prendre assez souvent de mes nouvelles, c'est un gars sur qui je peux compter, on peut dire qu'on est copain.

Voilà plusieurs jours que je me lève et que je marche normalement, ça me tire un peu dans le ventre, mais ça va, dès que je pourrais courir je vais lui faire sa fête au barbeau, je ne pense qu'à ça, c'est une véritable obsession, si je ne me calme pas je vais encore me faire allumer comme un bleu.

Marcel a fait du bon travail, il a repéré la crèche et les habitudes du hareng, dans mes rêves, ce mec est déjà mort dix fois.

Enfin, je suis d'attaque et je peux sortir me dégourdir les jambes, je pousse jusqu'au bar de Riton, juste histoire de me faire

voir et de prendre la température. Les quelques demi-sels habituels qui jouent aux cartes dans le fond du rade me saluent avec un sourire un brin méprisant, ils me prennent pour un petit julot casse-croûte, d'habitude je m'en fous, mais maintenant cela me dérange, pour eux ce qui m'est arrivé, c'est bien fait pour ma gueule, je vais leur faire voir à ces ploucs. Riton, derrière son comptoir, est plus chaleureux et son accueil me fait plaisir, je bois une fine avec lui et je file, car Marcel doit passer à la maison.

Je suis préoccupé, Marcel devrait être là et il n'arrive pas, pour dix minutes de retard, ça me stresse, il faut que je me raisonne et que je garde la tête froide, enfin le voilà, il apporte deux P38 et deux boîtes de cartouches dans une serviette en cuir.

On se met au boulot dans la cuisine, les flingues sont nettoyés, les cartouches essuyées une à une, on ne laissera pas de traces

Le soir même, Ahmed se faisait éclater la tronche par une balle de P38 en rentrant à son domicile, j'étais à l'autre bout du flingue. Il n'a rien vu venir, en deux secondes il s'est retrouvé au paradis des julots, ses copains pourront se partager ses moukères. Marcel rigole, il dit qu'à l'heure où on a buté le gars il sera en retard pour diner avec le prophète, mais il pourra toujours faire la vaisselle.

Je suis soulagé, j'ai retenu la leçon, je me méfierais des barbeaux et je ne laisserai plus personne me marcher sur les pieds. L'attaque est la meilleure des défenses.

Ma femme a repris son boulot et les marlous des halles me regardent autrement, ce n'est pas encore du respect, mais leur comportement est différent, j'ai l'impression que je leurs fout un peu la trouille.

La vie continue, avec Marcel on ne se quitte plus, on n'est pas des épées, mais on se défend, ce serait bien si Momone pouvait arrêter de tapiner, elle a toujours peur de manquer d'oseille, pourtant sans être rupins on ne manque de rien.

Un soir, elle n'est pas rentrée, Riton m'a dit qu'elle a été prise dans une rafle et que les flics l'ont refilée aux Allemands, il paraît qu'elle est juive, c'est une vraie tuile. J'ai fait des pieds et des mains pour la faire sortir, un copain des halles qui a des relations à la carlingue de la rue Lauriston est intervenu, mais sans succès, elle a été déportée en Allemagne. Cela me met en rogne, je deviens méchant et je picole un peu trop, j'en veux au monde entier.

Avec Marcel, on enchaîne les visites chez les commerçants qui pratiquent le marché noir, on les soulage de leurs économies après les avoir copieusement dérouillés. Pour moi ils sont responsables de l'arrestation de ma femme, j'ai l'impression de la venger. On est de plus en plus gonflés, on se pointe dans les bureaux de poste avec des brassards de FFI on pique le fric et on laisse des reçus qui seront remboursables après la guerre, un copain imprimeur nous en fabrique à la pelle. Les employés nous prennent pour des héros et bien souvent ils nous renseignent sur d'autres succursales plus argentées qui seraient bonnes à faire, le fric rentre,

mais il est dépensé rapidement, une seule règle, aussitôt piqué, aussitôt claqué.

Et puis il y a eu cette affaire dans l'Yonne où nous sommes revenus avec des projets d'avenir, le fric quand il y en a beaucoup ça donne des idées.

La fin de la guerre est proche, Paris est libéré, je sors juste pour faire les quelques courses indispensables à ma survie, je traîne un peu dans les bistrots de la place des fêtes et de la rue de Belleville, jamais la ville ne m'a paru aussi dangereuse. C'est un beau bordel, des mecs qui rasaient les murs en serrant les meules se pavanent maintenant avec des vieux flingues et des brassards, ils se prennent pour des héros.

Ça dénonce, ça tue, ça rase à tour de bras, les moutons d'hier sont devenus des loups. Les commerçants, ceux qui se sont gavés pendant quatre ans sont ceux qui braillent le plus fort, avec Marcel il faudra que l'on s'en occupe, il y aura des lessiveuses à vider et des pieds à chauffer, l'avenir s'annonce laborieux, je suis persuadé que Momone va rentrer, cette guerre va finir et j'ai plein de projets pour nous deux.

Le monde marche avec la tête en bas, les flics qui hier arrêtaient les résistants, les même qui ont vendu ma femme, eux qui marchaient la main dans la main avec les boches sont devenus miraculeusement résistants, ils ont tous sorti d'un placard un juif ou un communiste qu'ils ont sauvé, mais il n'en a pas eu un pour me

ramener Momone. Si j'ai l'occasion de m'en faire quelques-uns, je ne vais pas me gratter.

Pour le moment, je préfère me tenir tranquille, ce ne serait pas le moment de choper une balle perdue. Quand les Zorro seront calmés et que les bourges du seizième auront repris le contrôle de la situation, on pourra reprendre nos activités. En attendant, je fais le mort et je mange mes éconocroques.

La France est libérée, les bourgeois qui s'étaient planqués à Londres pendant quatre ans reprennent peu à peu la direction du pays, les cocos qui croyaient le grand soir arrivé sont mis au pas, ils retournent bosser à l'usine, l'heure des bleus de chauffe et de la gamelle a remplacé l'heure de gloire. C'est le règne des fonctionnaires du ravitaillement, tous plus voleurs les uns que les autres, ils affament le petit peuple, malgré les efforts louables du ministre Farge, chassez le naturel et il revient au galop.

Les commissions d'achats aux USA se gavent impunément sur le dos du contribuable français, les Américains amusés au début les appellent les messieurs dix pour cent, mais leurs façons ont fini par les lasser et ils les ont virés. Les Ricains avaient trouvé leurs maîtres en matière de trafics et de pots-de-vin et cela leur a fortement déplu.

Le vin, le tabac, le beurre, le tissu tout disparaît au profit du marché noir, rien n'a changé, les riches se gavent, les pauvres claquent du bec. La France est redevenue le royaume de la combine, elle nage dans un océan de prévarications, concussions,

vols, trafics, pots-de-vin, dessous de table, c'est bien pire que pendant les heures sombres de l'occupation.

Moi, jusque à présent, je ne m'en tire pas trop mal, la guerre, Mussolini, Hitler, les bombes, le travail obligatoire, les jours sans, le marché noir, les restrictions, les tickets, je suis passé au travers de tout ça sans y laisser de plumes.

J'ai vu les actualités sur les camps au Gaumont de la place Clichy, je sais maintenant que Momone ne reviendra pas, elle me manque, on aurait pu en profiter tous les deux, plus de tapin, on aurait pris un bar ou un commerce, ou un autre truc quoi, et on se la serait faite peinarde, mais la vie en a décidé autrement, je me retrouve seul comme un con avec la rage au ventre.

Pour me changer les idées, je décide d'aller récupérer le jonc enterré dans l'Yonne, et comme Marcel rêve de monter une affaire de bagnoles d'occasions, un peu de fraîche ne lui ferait pas de mal. Moi je n'ai pas de projets bien arrêtés, mais si je pouvais toucher ma part ce ne serait pas plus mal, laisser trainer les choses n'apporte jamais rien de bon, un guignol un peu curieux pourrait bien se mettre à croire au père Noël et nous faucher notre joncaille.

Une semaine plus tard, au petit matin, on quitte Paris en bagnole par la porte de Bercy, on devrait arriver avant midi si toutefois la mémoire ne nous fait pas défaut pour retrouver la ferme au trésor. À l'évocation de Robert et de Jules en train de monter la garde sur notre magot, ça nous fait marrer. Marcel parle de ses projets, les bagnoles sont son sujet favori, il les connaît toutes,

même les Américaines. Il a repéré une affaire fermée à la porte de Montreuil, le proprio est sûrement resté en Allemagne et son local est à vendre. Ce commerce le fait saliver, il s'y voit déjà. Avec sa part il pourra acheter des tires pas trop moches, embaucher un ou deux mécanos et lancer son affaire. Vendre des bagnoles d'occases, c'est ce qui le fait bander.

Il est plus de midi, on a galéré un peu, mais on y est, voilà la ferme. Elle a un peu changé, la toiture est en réparation, un tracteur avec sa remorque stationne dans la cour, un homme sort d'un bâtiment en construction, intrigué il s'approche de nous.

Après les salutations d'usage, nous lui demandons des nouvelles des propriétaires, s'ils sont bien rentrés d'Allemagne, si leur fils Robert est toujours dans le coin. Le type nous explique qu'il a effectivement acheté la maison à un gars qui rentrait d'Allemagne, sa femme étant morte dans les camps et son fils disparu pendant la guerre, il n'a pas voulu conserver cette maison qui lui rappelait trop de mauvais souvenirs. Il lui a fourgué la maison pour une bouchée de pain.

Ça s'annonce plutôt mal, mais peut être que les caisses sont toujours là. J'invente une histoire de résistance, d'armes planquées dans la grange, mais il n'a rien remarqué et comme il y a maintenant des chapes de béton dans les dépendances on est baisé. Il ne sait pas où est passé son vendeur, le type n'est plus dans la région, il est parti sans laisser d'adresse.